



Au nom du Japon

TRADUIT PAR SACHIYO ET SÉBASTIEN RAIZER

HIRŌ HONODA

LES MANUSCRITS DE LA MANUFACTURE
la manufacture de livres

Hirō Onoda

Au nom du Japon

Traduit du japonais par Sébastien Raizer

LA MANUFACTURE DE LIVRES
la manufacture de livres

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue
et être tenu informé de nos publications,
envoyez vos nom et adresse en citant ce livre
à l'adresse suivante :

La Manufacture de livres, 101 rue de Sèvres, 75006 Paris
ou
contact@lamanufacturedelivres.com

Titre original :
Waga ruban shima no 30-nen sensō
Éditeur original :
Kodansha International Ltd, Tōkyō

© Hirō Onoda, 1974

ISBN 978-2-35887-600-1, version PDF

Le code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelques procédés que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

Préface

En décembre 1944, quelques mois avant la fin de la Deuxième Guerre mondiale, l'officier japonais Onoda est envoyé sur l'île philippine de Lubang avec la mission secrète d'y mener une guerre de guérilla. Il ne déposera les armes que trente ans plus tard, en mars 1974.

Le récit hors du commun qu'il donne de sa vie dans *Au nom du Japon* se lit comme la plus haletante des aventures humaines. Mais ce qui en fait toute la force, c'est qu'il s'agit avant tout du récit d'un homme plutôt que d'un soldat – quand bien même il écrit que « [sa] mission était devenue toute [sa] vie ». La reddition impossible, ce n'est pas celle du sous-lieutenant Onoda, mais celle de sa foi totale dans l'Empire du Japon et dans les valeurs absolutistes japonaises, aussi bien humaines que métaphysiques. Car c'est effectivement dans ce territoire qu'il transporte le lecteur ; tout autant que dans la jungle de Lubang.

Les prémices de ce qui l'a mené à conduire cette guerre de trente ans sont elles-mêmes singulières : formé dès sa jeunesse à la discipline du kendō, Onoda a grandi dans le Japon militariste des années 1930. Comme il l'écrit au chapitre 8, l'un des plus hallucinants de son récit : « “Combattez jusqu'à la fin !”, “Il faut protéger l'Empire à tout prix !”, “Cent millions de mort pour le Japon !” Ce sont les mots d'ordre avec lesquels j'ai grandi. »

À vingt ans à peine, Onoda a beau avoir passé quelques mois de relative insouciance à Hankou – malgré la guerre – à travailler pour la succursale d'une société de négoce japonaise basée en Chine, ce qui lui a permis de revêtir un costume de play-boy assidu des pistes de danse. Sitôt qu'il est incorporé dans l'armée, son état d'esprit change du tout au tout et il se voue corps et âme à la formation de guerre secrète qu'on lui inculque à Futamata. Lorsqu'il reçoit l'ordre d'aller mener des actions de guerre non conventionnelle à Lubang, ses trente années suivantes sont scellées : « Je le ferai ! Même si je ne trouve pas de noix de coco, même si je dois manger du chiendent, je le ferai ! Ce sont les ordres que j'ai reçus et je les mettrai à exécution ! »

Et pourtant, dès décembre 1944, il se précipite à rebours du réel commun. Malgré le repli massif de l'armée japonaise qui rapatrie hommes, matériel, avions et kérosène vers l'est, Onoda s'enfonce vers l'ouest, plein de détermination : il est en fait en train

de sortir simultanément de la guerre et du temps. Sans le savoir, il entre dans une dimension inconnue dans laquelle il va bâtir un autre monde, où l'Empire du Japon n'a pas perdu la guerre et dont la population n'a pas subi par deux fois les frappes nucléaires de l'*ennemi* – il emploie bien plus souvent ce terme que celui d'*Américain*.

Il écrit par exemple : « Je croyais sincèrement que le Japon ne se rendrait jamais, tant qu'un seul Japonais serait encore en vie. Et réciproquement, si un seul Japonais était encore en vie, le Japon ne pouvait s'être rendu. » Ou sa variante : « Qui a dit que nous avions perdu la guerre ? Les journaux prouvaient que c'était faux. Si nous avions perdu, tous les Japonais seraient morts. Le Japon n'existerait plus, sans même parler des journaux japonais. »

Car c'est en partie avec les journaux et magazines laissés par les nombreuses unités de recherche qui sillonnèrent en vain l'île de Lubang qu'Onoda construit son monde, dans lequel le Japon a placé Mao à la tête de la Chine pour former la Ligue de l'Asie orientale, par exemple... Sans parler des messages qu'il y décrypte, envoyés par le commandement stratégique japonais – toutes les publications, tracts et même émissions de radio faisant pour lui partie intégrante de la guerre secrète.

Cela prend même des accents comiques, par exemple lorsqu'il en discute avec son camarade Kozuka, le dernier à se faire abattre par les soldats philippins :

« Un jour, Kozuka fit remarquer : “Quand on y pense, les Américains sont vraiment bons pour [falsifier les émissions de radio], pas vrai ?

– Oui, répondis-je. Ils doivent enlever tout ce qu’ils ne veulent pas que l’on entende avant de rediffuser le tout quasiment en direct. Ils ont dû engager une équipe de gens très doués. Juste une petite erreur, et tout le simulacre serait révélé. Je leur tire mon chapeau. Ça doit être une tâche vraiment complexe ! »

Le plus frappant, c’est que ses visions peuvent également se révéler d’une terrible acuité...

Pour stupéfiant qu’il soit, le destin du sous-lieutenant Onoda n’est toutefois pas unique en son genre. Il y eut en 1951 l’histoire de la vingtaine de soldats japonais occupant une île des Mariannes du Nord, et qui inspira à Josef von Sternberg le superbe film *Fièvre sur Anatahan*, d’après le livre de Michirō Maruyama. Des soldats japonais résistèrent sur l’île de Guam jusqu’en 1960 (Bunzō Minigawa et Masashi Itō), et même 1972 pour Shōichi Yokoi. Teruo Nakamura ne s’est rendu à Morotai, Moluques du Nord, qu’en décembre 1974. Et, bien sûr, il y eut les deux principaux compagnons d’Onoda, Shōichi Shimada, tué par des soldats philippins en 1954, et Kinshichi Kozuka qui subit le même sort en octobre 1972.

Pourtant, c’est le sous-lieutenant Hirō Onoda que le Japon a décidé d’ériger en héros national dès l’annonce

de sa découverte à Lubang par l'étudiant Norio Suzuki en février 1974. Il fut accueilli à Tōkyō en véritable général triomphant et suscita un engouement surréaliste parmi les médias et la population : ce soldat de l'Empire du Japon revenait tout droit de l'année 1944, alors que le pays n'avait pas encore été rasé par les bombardements américains diluviens et que l'empereur avait toujours un statut divin. À sa façon, Hirō Onoda a gagné la guerre du Pacifique.

Au nom du Japon se situe dans un territoire inédit entre la folie éclatante d'*Apocalypse Now* et celle, intérieure et tout aussi dévastatrice, du roman *Les Feux* de Shōhei Ōoka, également basé sur sa propre expérience de soldat de l'Empire du Japon abandonné dans la jungle des Philippines. À la différence que le récit d'Onoda n'a pas besoin de se transmuier en romanesque, puisque le destin même de cet homme l'est fondamentalement. Ce qui le rend d'autant plus percutant et singulier.

Récit, journal, mémoires, uchronie, traité d'engagement physique et spirituel foulant aux pieds le désespoir, manuel de transcendance, d'obstination et de stricte folie raisonnée, *Au nom du Japon* est surtout une plongée au cœur de la construction d'une dystopie totale, mondiale, effrayante de logique et de perspicacité, qui permet à un homme de survivre dans la jungle d'une île des Philippines, envers et contre l'histoire faite de propagande et de contre-propagande : une

AU NOM DU JAPON

forme de guerre qui fait toujours rage de nos jours – et à notre façon, nous sommes tous Hirō Onoda.

Il est mort à Tōkyō le 16 janvier 2014, à l'âge de quatre-vingt-onze ans.

Sébastien Raizer, Kyōto, mai 2019.

CHAPITRE 1

Retrouvailles

J'étais caché dans les buissons, attendant que le temps passe. C'était un peu avant midi, le 9 mars 1974. Je me trouvais sur un coteau à environ deux heures de marche de Wakayama Point. J'avais l'intention d'attendre le moment précis de la fin de journée où l'on peut encore tout juste identifier un visage, puis de me rendre rapidement à Wakayama Point, d'une seule traite. La lumière du jour était synonyme de danger, mais s'il faisait trop sombre je ne serais peut-être pas en mesure de m'assurer que la personne que j'allais rencontrer était bien le major Taniguchi. Le crépuscule serait donc idéal pour couvrir ma fuite, si tel devait être le cas.

Vers deux heures de l'après-midi, je suis prudemment sorti de ma cachette pour traverser le fleuve en amont du lieu de rendez-vous. Je me suis frayé un chemin à travers une palmeraie qui bordait le cours d'eau, avant d'arriver à un endroit où les habitants de l'île venaient chercher du bois de construction.

Aux abords de la clairière, je me suis arrêté pour observer les alentours. Personne en vue. Je me suis dit que les ouvriers devaient avoir pris un jour de congé, mais pour plus de sécurité je me suis confectionné un camouflage avec des branches et des feuilles mortes avant de m'élancer dans cette zone à découvert.

J'ai traversé le fleuve Agcawayan pour atteindre un point situé à environ trois cents mètres de l'endroit du rendez-vous. Il était alors quatre heures de l'après-midi, j'avais donc tout mon temps. J'ai remplacé mon camouflage par des feuilles fraîches. Auparavant, il y avait des rizières autour du lieu de la rencontre, mais désormais c'était une plaine herbeuse avec quelques palmiers ici et là. Des bambous et des buissons poussaient le long du fleuve.

Je me suis mis à gravir une petite colline d'où je pourrais à la fois observer le lieu de rendez-vous et surveiller les environs. C'était à cet endroit même que j'avais rencontré Norio Suzuki, deux semaines plus tôt. L'avant-veille, un message de ce dernier me demandant de le voir à nouveau avait été déposé dans la boîte à lettres dont nous étions ensemble convenus. Je devais donc y aller. Je craignais toujours qu'il ne s'agisse d'un piège. Si c'était le cas, l'ennemi pouvait très bien être en train de m'attendre sur la colline.

Je me suis déplacé avec la plus grande prudence, mais je n'ai remarqué aucun signe de vie. Au sommet de la colline, au milieu des arbres et des buissons, j'ai

observé attentivement le lieu de rendez-vous. Tout près de l'endroit où Suzuki avait tendu sa moustiquaire, j'ai aperçu une tente jaune. Au-dessus flottait un drapeau japonais. Mais pas âme qui vive. Étaient-ils en train de se reposer dans la tente ? Ou bien se cachaient-ils quelque part en attendant que je me montre ?

Après trente minutes d'observation minutieuse, au cours desquelles il ne se produisit absolument rien, j'ai descendu la colline et je me suis approché à une centaine de mètres de la tente. Puis je me suis déplacé pour avoir une meilleure vue, sans toutefois apercevoir quiconque. J'en conclus qu'ils devaient être dans la tente et me résolus à attendre le crépuscule.

Le soleil commença à se coucher. J'ai inspecté mon fusil et renoué mes lacets. J'étais confiant : j'aurais pu marcher jusqu'à la tente les yeux fermés et je me sentais fort, car je m'étais reposé tout en surveillant le lieu de rendez-vous. J'ai sauté par-dessus une clôture en barbelé et me suis fondu dans l'ombre du tronc d'un palmier. J'ai attendu un instant avant de prendre une inspiration et de regarder à nouveau en direction de la tente. Tout était tranquille.

Et l'heure est venue. J'ai saisi mon fusil, bombé le torse et me suis mis à marcher à découvert.

Suzuki me tournait le dos, debout entre la tente et un feu qu'ils avaient allumé près de la rive. Lentement, il s'est retourné, et lorsqu'il me vit il se mit à marcher vers moi, les bras grands ouverts.

« C'est Onoda ! cria-t-il. Major Taniguchi, c'est Onoda ! »

Dans la tente, une ombre bougea, mais je continuai à marcher. Suzuki, les yeux exorbités par l'excitation, courut vers moi pour me serrer chaleureusement la main gauche. Je me suis arrêté à une dizaine de mètres de la tente, de l'intérieur de laquelle une voix se fit entendre.

« C'est vraiment vous, Onoda ? Je suis à vous dans une minute. »

Je reconnus là le timbre du major Taniguchi. Sans bouger, j'ai attendu qu'il fasse son apparition. Suzuki s'est penché par l'ouverture dans la tente et en a sorti un appareil photo. À l'intérieur, le major était torse nu. Il a jeté un œil vers moi et a déclaré : « Je suis en train de changer de vêtements. Attendez une minute. »

Peu après, il est sorti en grande tenue, une casquette de l'armée sur la tête. Figé dans un garde-à-vous impeccable, j'ai hurlé : « Lieutenant Onoda, major. À vos ordres.

– Parfait, a-t-il répondu en s'approchant de moi pour me tapoter l'épaule gauche. J'ai apporté ça pour vous, de la part du ministère de la Santé et des Affaires sociales. »

Il m'a tendu un paquet de cigarettes sur lequel était imprimé le chrysanthème du sceau impérial. Je l'ai accepté et je l'ai levé au-dessus de moi pour marquer

comme il se doit mon respect pour l'empereur, puis j'ai reculé de deux ou trois pas. Non loin, Suzuki se tenait prêt avec son appareil photo.

Le major Taniguchi a déclaré : « Je dois vous lire vos ordres. »

J'ai retenu ma respiration et il a commencé la lecture du document qu'il tenait solennellement des deux mains. D'une voix plutôt basse, il dit : « Commandement du quartier général, 14^e armée régionale. » Puis, un ton au-dessus, il poursuivit :

« Ordre de l'escadron spécial, du chef du cabinet du quartier général, Bekabak, 19 septembre, 19 heures.

« 1. En accord avec le commandement impérial, la 14^e armée régionale a cessé tout combat.

« 2. En accord avec le commandement militaire du quartier général N° A-2003, l'escadron spécial du chef de cabinet du quartier général est relevé de tout devoir militaire.

« 3. Les unités et les soldats sous le commandement de l'escadron spécial doivent immédiatement cesser tout acte de guerre et toute opération, et se placer sous l'autorité de l'officier supérieur le plus proche. S'ils ne peuvent joindre cet officier, ils doivent prendre contact avec les forces américaines ou philippines et suivre leurs directives.

« Escadron spécial, chef de cabinet du quartier général de la 14^e armée régionale, major Yoshimi Taniguchi. »

Il fit une courte pause puis ajouta : « C'est tout. »

Je restai calme, attendant la suite. J'étais certain que Taniguchi allait s'approcher de moi et murmurer : « Sacré discours. Je vous donnerai vos véritables ordres plus tard. » Après tout, Suzuki était présent, et le major ne pouvait pas vraiment me parler devant lui.

J'ai observé Taniguchi. Il m'a tout juste accordé un regard. Quelques secondes passèrent, mais il n'ajouta pas un mot. Mon sac à dos me parut soudain peser très lourd sur mes épaules.

Lentement, le major Taniguchi a replié le document officiel, et c'est alors que je me suis rendu compte qu'il n'y avait là aucun subterfuge. Ce n'était pas un piège : tout ce que je venais d'entendre était vrai. Il n'y avait pas de message caché.

Le sac à dos devint encore plus lourd.

On a vraiment perdu la guerre ! Comment ont-ils pu laisser faire ça ?

Soudain, tout devint noir. Une tempête faisait rage en moi. Je me suis senti ridicule de m'être montré si méfiant sur le chemin qui m'avait mené jusqu'ici. Pire encore : à quoi est-ce que j'avais passé mon temps durant toutes ces années ?

Peu à peu, la tempête se calma, et pour la première fois je compris réellement la situation : mes trente années de guérilla pour l'armée japonaise venaient de prendre brutalement fin. C'était terminé.

J'ai actionné la sécurité de mon fusil pour vider le chargeur de ses balles.

« Ça a dû être dur, dit le major Taniguchi. Détendez-vous. »

J'ai enlevé le sac que j'avais sur les épaules et que j'emportais partout avec moi, puis j'ai posé mon arme dessus. Est-ce que vraiment, je n'aurais plus l'utilité de ce fusil que j'avais entretenu et soigné comme un nouveau-né pendant toutes ces années ? Ni de celui de Kozuka, que j'avais caché dans une anfractuosité rocheuse ? Est-ce que la guerre avait réellement pris fin il y a trente ans ? Dans ce cas, Shimada et Kozuka étaient morts pour quoi ? Si ce que je venais d'entendre était vrai, n'aurait-il pas été préférable que je meure avec eux ?

Lentement, j'ai suivi le major Taniguchi jusqu'à la tente.

Cette nuit-là, je ne pus fermer l'  cil. Une fois à l'intérieur de la tente, j'ai commencé à faire un rapport sur mes trente années d'actions militaires et de reconnaissance à Lubang – un rapport de terrain détaillé. De temps à autre, le major Taniguchi plaçait un mot ou deux, mais la plupart du temps il écoulait attentivement, acquiesçant parfois en signe d'agrément ou de compassion.

Aussi calmement que possible, j'ai raconté chaque   v  nement, dans l'ordre. Mais plus je parlais, plus l'émotion me submergeait, et, lorsque j'en suis arrivé

à la mort de Shimada et de Kozuka, j'ai bafouillé à plusieurs reprises. Le major Taniguchi clignait des yeux comme pour retenir ses larmes. La seule chose qui m'a empêché de m'écrouler complètement fut le ronflement régulier du jeune Suzuki, qui avait bu une bonne quantité de saké avant de s'endormir sur son lit de camp.

Avant que je n'entame mon rapport, Suzuki avait demandé au major s'il devait prévenir les autres équipes de recherche que je m'étais montré. Taniguchi lui dit de n'en rien faire, car nous nous serions aussitôt retrouvés assiégés par un grand nombre de personnes. Suzuki envoya le message « aucun changement », et je me suis mis à parler au major jusqu'à l'aube, sans discontinuer.

À plusieurs reprises, il m'a ordonné d'aller me coucher et de lui raconter la suite le lendemain, mais à chaque fois je me suis relevé moins de dix minutes plus tard. Comment dormir dans cette situation ? Je devais tout lui raconter, ici et maintenant.

Finalement, je suis arrivé au bout de mon histoire et le major a déclaré : « Maintenant, il est temps de dormir. Il reste une heure à peine avant que le soleil ne soit levé pour de bon. Une dure journée nous attend, et même une heure de sommeil sera la bienvenue. » Il devait être soulagé que les recherches aient pris fin, car quelques secondes après s'être allongé il ronflait.

Pas moi. Après toutes ces années à dormir dehors,

je ne pouvais pas me faire au lit de camp. J'ai fermé les yeux, mais j'étais plus éveillé que jamais. Il fallait que je parcoure à nouveau toute la succession d'évènements qui m'avaient conduit jusqu'à cette tente.

CHAPITRE 2

Formation commando

Je suis né en 1922 à Kainan, dans la préfecture de Wakayama. Au collège, j'étais fou de kendō¹. Bien que je ne fusse pas exceptionnellement doué pour les études, j'aimais aller à l'école, parce qu'une fois les cours terminés je pouvais me rendre au dōjō où étaient donnés les cours de kendō et m'entraîner avec mon sabre en bambou jusqu'à l'épuisement.

Mes deux techniques de prédilection étaient une attaque sautée et une attaque de côté. Mon professeur, Eizaburō Sasaki, était 6^e dan à l'époque, et il m'a enseigné à fond ces deux spécialités. Sasaki était de petite taille, mais il avait la réputation d'être le

1. Littéralement : « la voie du sabre ». Escrime japonaise pratiquée avec une armure et un *shinai*, une arme faite de quatre lattes de bambou. Le kendō était l'un des dix-huit arts martiaux auxquels étaient formés les samourais. Sa notion fondamentale est la recherche de l'unité de l'esprit, du sabre et du corps (*ki ken tai no ichi*). (Toutes les notes sont du traducteur.)

sensei¹ de kendō le plus compétent de la préfecture de Wakayama. Moi-même, je ne mesurais qu'un mètre cinquante-deux à l'époque ; j'étais le plus petit de la classe et il paraissait évident que n'importe lequel de mes adversaires porterait sans délai un coup de sabre sur mon casque. Au moment précis où celui-ci, après avoir brandi son *shinai* au-dessus de ma tête, s'apprêtait à l'abattre sur mon front, j'esquivais et le frappais en pleine poitrine. Sasaki s'est donné beaucoup de mal pour m'enseigner cette technique.

Il n'y avait qu'un seul garçon dans ma classe que je ne parvenais pas à battre. Il s'appelait Kaoru Kobai. Plus tard, il alla à l'université Waseda et est désormais 7^e dan de kendō, mais à l'époque il n'était qu'un débutant, tout comme moi. J'enrageais de ne pouvoir le vaincre. Je crois que ce n'est arrivé qu'une seule fois, juste avant que nous ne quittions l'école.

Nous étions en cinquième et dernière année, et la dernière session d'entraînement de kendō touchait à sa fin. Je pris Kobai à part pour lui dire : « Écoute, je ne peux pas avoir mon diplôme sans te battre au moins une fois. Donne-moi encore une chance, je t'en prie. »

Il a consenti à m'affronter autant de fois que je le voudrais, et nous avons remis nos protections. À chaque fois que nous nous faisions face, tout le monde se rassemblait pour regarder le combat. Je me suis

1. Maître, professeur.

répété un millier de fois que je ne *devais* pas perdre, ne *pouvais* pas perdre et, lorsqu'il a lancé son attaque en direction de mon masque, comme je savais qu'il allait le faire, j'ai plongé en avant, vers la droite. Le plastron de Kobai a émis un bruit et la pointe de mon sabre m'a indiqué que j'avais atteint mon but.

Peu après, Kobai m'a dit d'un air nonchalant : « C'était une sacrée attaque, Onoda », et moi, si fier de ma technique, je me suis alors rendu compte que je n'avais même pas commencé à comprendre l'esprit du kendō. Je rougis de la tête aux pieds.

C'était l'année 1939. Au printemps, je suis allé travailler dans une entreprise de négoce appelée Tajima Yōkō, spécialisée dans les articles en laque. J'avais pris ce travail dans le but d'être envoyé dans leur filiale de Hankou (désormais Wuhan), dans le centre de la Chine. J'avais dix-sept ans et ne souhaitais plus dépendre de mes parents. J'avais le sentiment qu'il était temps que je me débrouille tout seul. La Chine était si vaste qu'il y avait sûrement là-bas quantité d'opportunités à saisir. En travaillant dur, je deviendrais riche. Hankou était un bon endroit pour commencer, car mon frère cadet Tadao, premier lieutenant dans l'armée, y était en garnison et pourrait m'aider.

J'étais le cinquième de sept enfants, cinq garçons et deux filles. Mon frère aîné, Toshio, avait réussi à entrer dans l'exigeant lycée Kyōryū de Tōkyō, puis à intégrer le département de médecine de l'université

impériale. Il était maintenant médecin militaire dans l'armée, stationné près de la frontière entre la Corée et le Mandchoukouo. Le suivant était Tadao, puis il y avait Chie, ma sœur aînée. Vint un troisième fils qui s'appelait Yoshio, mais il est mort en bas âge. Shigeo, plus jeune que moi de deux ans, était le cinquième fils, en cinquième année de collège. La benjamine était ma sœur Keiko, qui n'avait que dix ans à l'époque.

* * *

Je suis arrivé à Hankou vers le milieu du mois d'avril, et le jour même je suis allé voir mon frère au quartier des officiers. Je ne l'avais pas prévenu de mon arrivée et il fut sidéré. Lorsqu'il reprit ses esprits, il me demanda ce qui se passait et ce que je faisais là.

Je le lui expliquai. Il m'a aussitôt fait comprendre que je ne devais pas compter sur lui pour me surveiller.

« Est-ce que tu as conscience que tu peux te faire tuer en Chine ? », demanda-t-il.

Je bombai le torse et répondis, d'une voix plutôt forte : « Si un homme n'est pas prêt à prendre quelques risques, il n'ira nulle part ! »

Mon frère m'a regardé, stupéfait.

Peu après, il eut de nouveau l'occasion de me voir à l'œuvre. J'avais quitté le Japon avec une seule valise, et je m'étais dit que la première chose à faire était de me procurer des vêtements convenables. J'ai décidé de

demander à mon frère de m'acheter un costume. À ma grande surprise, il accepta. J'ai immédiatement porté mon choix sur un très beau tissu lainé anglais et demandé au tailleur de me faire un costume à la mode londonienne. Lorsque mon frère reçut la facture, ses yeux lui sortirent presque des orbites. Il n'aurait jamais imaginé qu'un garçon de dix-sept ans pût dépenser autant d'argent.

La filiale de Tajima Yōkō à Hankou était située dans une rue animée du centre-ville. La salle d'exposition était au rez-de-chaussée, les bureaux au premier étage, et au troisième se trouvait un dortoir pour les quatre membres du personnel, dont le directeur de la filiale. Ma première tâche fut de tenir les comptes.

Après un an de travail de bureau, je fus promu acheteur et j'allais chaque jour dans les villes des environs pour traiter avec les fournisseurs. Le directeur de la filiale craignait que je ne fusse trop jeune pour qu'on me prît au sérieux, et pour rehausser ma crédibilité il m'acheta une Studebaker 1936. Au volant de ce splendide véhicule, je pensais être le plus grand homme d'affaires au monde.

Au terme de la première année, j'ai découvert dans la concession française la salle de danse où, dès lors, je me rendis presque chaque nuit. J'adorais ça. Parfois, en dansant, j'avais peine à croire que seulement un an auparavant, je maniais farouchement mon sabre en bambou dans le dōjō de kendō.

C'était vraiment une salle de danse distinguée, et m'y rendre aussi souvent me coûtait pas mal d'argent. Je me résolus à demander à mon frère de payer la moitié de mes dépenses mensuelles. Pour une raison que j'ignore, il accepta. En y repensant, je comprends qu'en plus de mon besoin d'argent je désirais être choyé par mon frère. Mon éducation avait été très stricte, et j'étais terriblement avide d'affection et de bienveillance.

Un soir, alors que je dansais, mon frère a soudain fait son apparition dans la salle, vêtu de son uniforme. Un peu perturbé, j'ai fait en sorte de prendre l'initiative en lui conseillant de trouver une partenaire et de venir s'amuser. Il a froncé les sourcils comme un démon avant de répondre : « Comment pourrais-je danser ainsi vêtu ? » Heureusement, il n'a pas songé à me priver de mon argent de poche.

Même si je buvais peu, je fumais une vingtaine de cigarettes par jour, et lorsqu'il m'arrivait de passer la nuit à jouer au mah-jong cela montait jusqu'à une cinquantaine. Je n'entretenais que peu de relations avec les autres Japonais de Hankou, et de ce fait je fus assez rapidement en mesure de parler correctement le chinois. Mes compatriotes prétendaient que j'étudiais cette langue pour passer du temps avec de jeunes Chinoises. Ce n'était pas tout à fait faux, mais j'étais timide avec les femmes. Mon chinois ne m'était presque d'aucun recours lorsque j'étais en leur compagnie.

En janvier 1941, lorsque mon frère fut transféré à l'école de comptabilité de l'armée à Tōkyō, je dus me débrouiller tout seul. Pour développer mon assurance, je me mis à travailler plus dur – et à m'amuser plus souvent encore à la salle de danse. Je savais qu'il me restait deux années avant d'être enrôlé. À Hankou, j'avais grandi de cinq ou six centimètres, et comme je ne souffrais d'aucun trouble physique, j'étais certain de me retrouver soldat de première classe lorsque le moment viendrait. Je voulais tirer le maximum de ces deux années, car je savais qu'elles seraient les dernières de ma jeunesse. J'étais déterminé à travailler du mieux possible tout en m'amusant autant que je le pouvais dans cette superbe salle de danse. Je me disais qu'avec de la chance la guerre prendrait peut-être fin. Ensuite, je pourrais gagner énormément d'argent dans les affaires. Je rêvais d'avoir ma propre société en Chine, et d'une certaine façon je considérais les soirées passées à la salle de danse comme un investissement pour le futur – même s'il était en bonne partie financé par mon frère.

Le 8 décembre de cette année-là, la guerre entre le Japon et les États-Unis éclata. À compter de ce jour, la salle de danse et tous les autres commerces et magasins durent rester fermés le 8 de chaque mois, en signe de « contribution à l'effort de guerre asiatique ». Les journaux japonais de Hankou se mirent à désigner ceux qui, comme moi, fréquentaient la concession

française, de « vermine d'Asie ». Toute personne se trouvant dans la concession tard le soir courait le risque d'être arrêtée par la police militaire japonaise.

Privé de mon plus grand plaisir, je décidai d'apprendre à chanter et me mis à suivre des cours. Un peu avant, quelques garçons qui faisaient partie de l'orchestre de la salle de danse m'avaient proposé de me donner des leçons de musique, mais je n'ai jamais imaginé que mes doigts puissent être assez agiles pour jouer de la trompette ou de la clarinette. Par contre, le chant m'apparaissait comme la solution. Je m'entraînais principalement avec des blues et des tangos, et parfois je passais la nuit à écouter des disques sur le Victrola électrique que j'avais installé dans mon placard.

* * *

Un jour de mai 1942, je fus appelé à passer mon test d'aptitude physique pour l'armée, ce qui ne fut qu'une formalité. Le soir même, j'ai envoyé un télégramme à ma famille à Wakayama : « Soldat de première classe, *banzai*¹ ! » Peu après, on m'informa que le 10 décembre,

1. Dans sa formule complète, *tennō heika banzai* (天皇陛下万歳), qui signifie littéralement « Longue vie à sa majesté l'empereur ». Utilisée comme cri de guerre durant la Seconde Guerre mondiale, cette expression apparut au Japon au VIII^e siècle pour témoigner du respect à l'empereur. Elle est souvent abrégée en *banzai* (万歳), qui signifie « dix mille ans » ou « longue vie ».

je serais incorporé dans le 61^e régiment d'infanterie de Wakayama.

Dans le but de m'y présenter dans une forme physique optimale, j'ai quitté mon travail à Hankou en août pour rentrer à Wakayama. Une fois à la maison, j'ai passé mes journées à nager dans l'océan et mes soirées à m'entraîner au kendō dans la salle de sport du commissariat de police. Je n'avais pas pratiqué depuis un bon moment, mais j'étais déjà deuxième dan en quittant le collège et Sasaki-sensei m'a pressé de passer le grade supérieur, ce qui selon lui se révélerait utile dans l'armée. À cause de mon manque d'entraînement, j'étais un peu nerveux à l'approche de l'examen, mais je l'ai obtenu. Ensuite, j'ai continué à m'exercer chaque jour jusqu'à mon incorporation.

Juste avant, j'ai promis à ma mère que je reviendrais de l'armée avec le grade de premier lieutenant. Même si j'avais suivi des cours d'instruction militaire au collège et que j'étais éligible pour passer les examens d'entrée à l'école des officiers, je ne pensais pas être taillé pour cela, pas plus que je ne désirais porter un uniforme différent des autres, ni me tenir devant un peloton en hurlant des ordres. Les deux étoiles d'un premier lieutenant étaient bien suffisantes pour moi. Du moins, c'était ce que je me disais à l'époque.

Dix jours après mon incorporation, je fus affecté au 218^e régiment d'infanterie, avec d'autres jeunes recrues de la région. Il y eut une cérémonie pour marquer

notre départ. Nous n'avions aucune idée de l'endroit où nous allions être envoyés, mais un sous-officier responsable de notre groupe m'a confié que notre destination serait Nanchang. Je pouvais à peine y croire, car c'était la ville chinoise dans laquelle Tadao était désormais stationné. Toutes les appréhensions que j'aurais pu avoir m'ont quitté lorsque j'ai appris que je verrais de nouveau mon frère.

Peu après le début de l'année, nous sommes arrivés à Nanchang, où il faisait si froid que le riz gelait dans ma gamelle. Dès que nous sommes descendus du train, je me suis mis à trembler de tous mes membres. Les officiers de la base étaient venus nous accueillir à la gare, et nous avons marché avec eux en rangs par quatre. Du coin de l'œil, je cherchais Tadao. Je l'ai aperçu qui se tenait un peu à l'écart des autres officiers. Il portait une pèlerine par-dessus son manteau. Quand nous sommes passés devant lui, j'ai lancé un coup d'œil dans sa direction. Il me vit et, d'après l'expression de son visage, il fut encore plus surpris que lorsque je m'étais présenté à lui à Hankou. Plus tard, il me dit que sa première pensée fut : « Ça va encore me coûter de l'argent. »

Notre chef de section était capable de coller de méchantes gifles lorsqu'il était en colère, mais la plupart du temps il était de bonne humeur. Un jour, il m'a fait appeler pour me dire qu'il m'avait choisi dans sa section, parce qu'il pensait que je ferais un bon

soldat. Il a ajouté que j'avais tout intérêt à ce que ce fût le cas.

Notre régiment avait la réputation d'être constitué de bons marcheurs, et on nous ressassait l'ordre de marcher à cinq kilomètres et demi par heure. Parfois, c'était huit kilomètres par heure, et la plupart des recrues le supportaient mal. Heureusement, mon entraînement de kendō m'y avait préparé, et pas une seule fois je n'ai rompu les rangs.

J'avais continué de grandir : désormais, je mesurais un mètre soixante-cinq. Lorsque j'ai passé la visite médicale après l'entraînement de base, mon poids était monté à soixante kilos, soit deux fois celui du paquetage que je devais porter. Selon les critères de l'armée, j'avais le gabarit idéal parce que, si on ne pesait pas le double de son paquetage, on ne pouvait pas le porter sur de longues distances, et si on pesait davantage on transportait un poids inutile.

J'eus mon baptême du feu juste après avoir terminé l'entraînement de base. C'était un endroit appelé Anyi, situé entre Nanchang et Jiujiang, où nous avions pour mission d'éliminer une unité ennemie qui se livrait à des actes de guérilla dans la région. Notre bataillon a élaboré un plan afin de capturer vivant le chef de la guérilla. Mais au cours de l'opération, je me suis blessé au pied droit et suis resté alité plusieurs jours, ce qui fut particulièrement fâcheux, parce que cela m'empêcha de passer l'examen pour l'école des officiers.

J'ai déclaré un peu plus tôt que je ne désirais rien de plus que le grade de premier lieutenant, mais je dois maintenant confesser qu'après avoir intégré l'armée j'ai rapidement changé d'avis. Tout d'abord, parce que je voulais répondre aux attentes du chef de section. Ensuite, parce que je me suis dit que, si je devais aller au front, autant que ce soit dans l'un de ces superbes uniformes d'officier. La tenue d'un premier lieutenant n'est pas très rutilante.

J'étais découragé par le fait d'avoir raté l'examen et je devais sans doute avoir l'air maussade lorsque je suis allé voir mon frère pendant mon jour de permission. Quand je lui ai raconté l'histoire, il m'a dit de ne pas bouger et a sauté sur son cheval pour aller voir le commandant de mon unité. Lorsque ce dernier a appris que j'étais le frère de Tadao, il a accepté de me faire passer un examen exceptionnel. Je l'ai réussi, et le 1^{er} août je fus transféré dans une unité d'entraînement préliminaire pour officiers.

Les soldats qui suivaient ce cursus étaient divisés en deux groupes : l'un réunissait ceux qui allaient suivre un entraînement approfondi et l'autre, ceux qui resteraient sous-officiers. Heureusement, je fus nommé dans le premier. Comme le commandant souhaitait un entraînement plus intense et de meilleure qualité pour les officiers, il ordonna que les douze candidats retenus, dont moi-même, suivent une formation supplémentaire

dispensée par le lieutenant Tsunenori Ōno, le porte-drapeau du régiment.

Au lieu de rejoindre ma compagnie, je suis resté avec l'unité de formation où j'ai suivi deux semaines d'entraînement à la mitrailleuse, puis deux autres d'équitation. Ensuite, j'ai eu une semaine d'artillerie, et finalement j'ai rejoint ma compagnie pour une seule nuit. Entre-temps, mon frère avait été transféré de Nanchang à une nouvelle division établie en Corée.

* * *

En principe, les élèves-officiers postés en Chine étaient envoyés à l'École des officiers de réserve de Nankin, sauf cette année-là où ils retournaient au Japon. Mon groupe fut affecté à une école de Kurume, un port de l'île de Kyūshū¹, où nous sommes arrivés le 13 janvier 1944.

« L'enfer de Kurume », comme l'appelaient les élèves, était un camp d'entraînement très difficile. L'officier responsable de ma classe, le capitaine Shigeo Shigetomi, passait pour être le plus impitoyable de tous. Son mot d'ordre était : « Mieux vaut suer à l'entraînement que saigner sur le champ de bataille », et il formait systématiquement ses cinquante soldats à

1. Troisième plus grande île du Japon, au sud-ouest de Honshū, l'île principale.

des manœuvres d'attaque suicide. Les expressions favorites de Shigetomi étaient : « Tu es stupide », « Tu fais tout de travers », et elles accompagnaient généralement une sévère gifle.

Avec le capitaine Shigetomi, j'ai appris ce qu'était l'entraînement militaire et ce que cela signifiait d'être soldat. Il m'a également enseigné la discipline spirituelle. Les soldats, me dit-il, sont toujours en train de tirer au flanc ou de trouver des excuses, mais une telle conduite n'est pas admissible pour un officier. Dans notre école, la pire disgrâce était d'être pris au dépourvu ou d'avoir manqué une information. Rien ne devait être bâclé, pas même la chose la plus anodine. Le capitaine Shigetomi a fait de moi un officier, et c'est ma fierté d'officier qui m'a soutenu durant mes trente années à Lubang.

Le 5 mars 1944, alors que j'étais en manœuvres, un message est arrivé, me disant de retourner à la base pour voir un visiteur. J'ai couru tout le long du chemin. Il s'avéra que mon visiteur était Tadao. Lorsqu'il me vit, il demanda : « Qu'est-ce qu'il t'est arrivé ?

– Pourquoi ?

– Parce que tu as l'air d'un vrai homme, maintenant », répondit-il.

Mon frère avait été temporairement affecté au commandement d'une division en Corée et avait passé un moment à Pyongyang, mais le 1^{er} mars il avait reçu l'ordre de rejoindre le quartier général de la 28^e armée

à Guangdong. Il devait prendre un avion à Hakata un ou deux jours plus tard, et il en avait profité pour venir me voir. Nous avons discuté un moment, et en partant il m'a regardé droit dans les yeux et m'a dit : « Sois fort ! Bientôt, nous allons avoir besoin de toutes nos ressources.

– Ne t'inquiète pas, ai-je répondu d'un ton ferme. Je mourrai comme un homme.

– Eh bien, a dit mon frère, il n'y a aucune urgence à se faire tuer. Mais tu ferais mieux de te préparer à mourir, au cas où ton heure viendrait. »

J'ai marché avec Tadao jusqu'à la porte principale. Il s'est alors tourné vers moi pour me demander à voix basse : « Tu as déjà couché avec une femme ? »

Pour toute réponse, je me suis contenté de sourire. Nos regards se sont croisés, et il a déclaré d'une voix chaleureuse : « Eh bien... ! Prends soin de toi ! »

Il était déjà en train de s'éloigner lorsque j'ai trouvé le courage de lui dire : « Donne-moi cinquante yens pour que je me souviene de toi. »

Je suppose qu'il s'y attendait, car il a tout naturellement sorti son portefeuille et s'est mis à fouiller dedans. Maugréant parce qu'il n'avait pas de pièces, il m'a tendu un billet de cent yen et m'a dit avec un rictus : « Je pense qu'il serait malvenu de réclamer ma monnaie... »

Je me suis dit que c'était sans doute notre dernier au revoir. Il m'a répété de prendre soin de moi, puis il

s'est éloigné à grands pas. Ses bottes impeccablement vernies brillaient au soleil.

* * *

En août, j'ai terminé ma formation et je suis devenu aspirant officier. Je devais garder ce grade pendant quatre mois avant que ma nomination au rang de second lieutenant devienne officielle. La procédure habituelle voulait que les aspirants rejoignent leur ancienne unité. Il s'est trouvé que la situation dans le Pacifique était si sérieuse à ce moment-là, que la moitié des hommes qui revenaient de Chine étaient réaffectés à des unités de l'armée de l'Ouest à Kyūshū. Comme je ne faisais pas partie de ce groupe, je m'attendais à retourner en Chine. J'étais en train de blaguer avec les autres en disant qu'il allait être merveilleux de pouvoir de nouveau se remplir le ventre de cette succulente cuisine chinoise lorsque je fus soudain appelé au quartier général.

J'y reçus le message suivant : « Vous êtes par la présente affecté au 33^e escadron du secteur Est. » Je n'avais jamais entendu parler de cette unité. J'ai donc demandé à l'officier : « Que fait cet escadron ?

- Aucune idée.
- Où est-il stationné ?
- Dans un endroit nommé Futamata, au nord de Hamamatsu. »

Je ne pus rien apprendre de plus, mais je devinai qu'il s'agissait d'un genre d'unité spéciale.

Après la cérémonie de remise de notre grade, le 13 août, plusieurs d'entre nous allèrent dire au revoir au capitaine Shigetomi, qui nous a enjoint pour la dernière fois d'être de bons officiers. Il était presque en larmes lorsqu'il nous a tapés dans le dos en nous souhaitant bonne chance.

* * *

Lorsque je suis arrivé à Futamata, le 16 août, j'ai appris que l'entraînement ne commencerait pas avant le 1^{er} septembre. On m'a donné deux semaines de permission.

Je suis allé à Tōkyō, en partie parce que je voulais récupérer un ceinturon pour sabre d'officier auprès de mon frère aîné, lequel avait été promu au grade de major et pouvait donc désormais porter un ceinturon d'officier de terrain. Mon frère avait été transféré à la direction médicale de l'armée à Tōkyō et il vivait à Nakano, qui se trouvait à l'époque à la périphérie de la capitale. Il m'a questionné sur l'unité à laquelle j'avais été affecté. Je lui ai donné le nom de l'escadron, mais il n'avait aucune idée du type de missions qu'il effectuait.

Mon frère eut l'air étonné. « C'est ça », dit-il en faisant un « V » horizontal avec l'index et le majeur de

sa main droite, puis en les inclinant comme s'il versait de l'eau dans une théière. J'ai compris qu'il se montrait mystérieux parce que sa femme était présente, et j'ai à peine hoché la tête pour indiquer que j'avais compris.

Ce qui n'était pas exactement le cas. Les doigts pointés étaient un coup de karaté porté aux yeux de l'adversaire, et le geste de verser de l'eau ou du thé évoquait le fait d'empoisonner quelqu'un. J'en ai déduit que j'allais être impliqué dans des activités d'espionnage dont j'ignorais la nature. L'idée que l'on me confie un travail de renseignement ne fut pas vraiment une surprise pour moi, car à Nanchang le lieutenant Ōno m'avait un jour déclaré : « On manque d'hommes pour les unités de pacification. Avec ta connaissance de la langue chinoise, quand tu auras terminé ta formation d'officier, on te confiera sans doute des missions de ce genre. »

Les « unités de pacification » désignaient en fait les unités infiltrées derrière les lignes ennemies et qui essayaient de briser leurs défenses de l'intérieur. Elles ressemblaient par bien des points à ce que les Américains appelaient des « escadrons commando ».

Le lendemain, mon frère me donna le ceinturon, et après être allé m'incliner devant le palais impérial, le sanctuaire de Yasukuni et celui de Meiji, je suis allé à Wakayama pour voir ma famille.

* * *

Le centre d'entraînement où je me suis rendu s'appelait la Section de Futamata de l'école militaire de Nakano, mais au-dessus du portail on lisait seulement : Escadron de formation militaire de Futamata. Ce n'était qu'un petit ensemble de baraquements décrépis, situé à un peu moins de deux kilomètres de la gare ferroviaire de Futamata. L'école n'était pas très loin de l'endroit du fleuve Tenryū où le 3^e régiment du génie militaire de Nagoya s'était jadis entraîné à construire des ponts.

Mon groupe constituait la première classe de l'école et, le 1^{er} septembre, il y eut une cérémonie d'ouverture. Le commandant, le lieutenant-colonel Mamoru Kumagawa, s'est adressé aux deux cent trente officiers en ces termes : « Le but de cette école est de vous former à la guerre secrète. Le véritable nom de cette école ne doit jamais être révélé. De plus, vous devez renoncer à l'idée d'obtenir tout honneur ou distinction militaire. »

Cela ne me surprit guère, parce que mon frère m'avait prévenu à Tōkyō, mais les autres échangèrent des regards stupéfaits et anxieux. Et cette anxiété ne fit que croître lorsque l'un des instructeurs, le lieutenant Sawayama, se mit à nous hurler des questions.

« Lorsque vous êtes arrivés à Futamata, quelle fut votre première impression ? », demanda-t-il. Puis, sans attendre de réponse :

« Si des troupes étaient stationnées ici, ça ferait combien de bataillons, à votre avis ? Quelle est la

principale industrie de cette région ? Dans quel genre de ville est-ce que nous sommes ? Quelle quantité de nourriture la ville pourrait-elle fournir à un régiment ? Quelle est la largeur moyenne des façades, ici¹ ? »

Bien sûr, aucun de nous n'avait la moindre réponse à fournir. Nous étions pris de court.

Puis il continua : « J'essaie de vous faire comprendre ce que nous entendons par le mot *renseignement*. Pour établir la carte des mouvements de l'armée, nous avons besoin d'informations, c'est-à-dire de plusieurs types de renseignements. Mon travail est de vous apprendre à recueillir des renseignements utiles pour l'armée. Vous allez devoir apprendre à repérer tout ce qui se trouve autour de vous et à l'évaluer du point de vue du renseignement militaire. »

Je m'étais attendu à quelque chose de la sorte, mais je ne pus échapper à l'impression de m'être fourré dans un panier de crabes. Et j'étais loin d'être le seul.

Quelqu'un a dit : « Je n'ai pas assez de cervelle pour ça. »

Un autre a grogné : « Est-ce que ça veut dire qu'après la formation d'officier, je vais devenir un espion ? »

Le soir même, plusieurs d'entre eux sont allés voir le

1. Au Japon, la taxe d'habitation était alors calculée en fonction de la largeur des façades des maisons. Seules les familles les plus aisées pouvaient faire construire des *machiya* (maisons traditionnelles) très larges. Ce qui explique que les demeures populaires étaient construites en longueur, avec une façade étroite.

lieutenant Sawayama, et leur porte-parole lui déclara : « On pensait tous, en entrant dans l'armée, qu'un jour on mènerait un peloton sur le champ de bataille. C'est pour ça qu'on s'est donné tant de mal à l'école de formation des officiers. On ne connaît absolument rien en matière de guerre secrète, et nous ne sommes aucunement confiants en nos capacités à en apprendre quelque chose. Nous souhaiterions être renvoyés dans nos précédentes unités. »

Le lendemain matin, le lieutenant Sawayama nous a rassemblés pour nous dire : « Vous avez raison de penser que l'entraînement que vous allez suivre ici sera difficile. Mais le simple fait que vous l'ayez compris après mon discours d'hier est la preuve de vos capacités intellectuelles. J'ai l'intention de fourrer dans vos crânes tout ce que vous avez besoin de savoir, alors ne vous inquiétez pas. Et ne vous avisez pas de venir vous plaindre une deuxième fois ! »

En ce qui me concernait, j'étais ravi d'entendre que j'avais certaines capacités intellectuelles. Je n'irais pas jusqu'à dire que toutes mes craintes avaient été dissipées, mais je me suis mis en tête d'apprendre tout ce qu'il y avait à apprendre à Futamata.

C'était très différent de l'école de formation des officiers. On observait les procédures militaires, mais sans insister scrupuleusement sur le règlement. Au contraire, les instructeurs ne cessaient de nous répéter que, dans notre nouveau rôle d'apprenti commando,

tant que nous conservions l'esprit militaire et la détermination de servir notre pays, les règles devenaient secondaires. Dans le même temps, ils faisaient tout pour nous amener à comprendre que les techniques les plus sournoises que nous apprenions, comme les écoutes électroniques, devaient être utilisées contre l'ennemi et non pour notre bénéfice personnel. Ils nous exhortaient à donner notre opinion sur la qualité de notre formation et à exprimer des plaintes, le cas échéant.

Nous avions quatre heures de formation le matin et quatre autres l'après-midi. Chaque cours durait deux heures, avec quinze minutes de pause. Quand ce moment arrivait, tout le monde sortait par les fenêtres pour aller fumer une cigarette dans la cour. Nous étions deux cent trente, entassés comme des sardines dans un petit baraquement, et la pause n'était pas suffisamment longue pour que tout le monde sorte, puis entre de nouveau en ordre correct par l'unique porte. À l'école de formation des officiers, si quelqu'un avait osé sortir par la fenêtre, la punition aurait été immédiate et sévère. À Futamata, c'était la routine.

La salle de cours était terriblement exiguë. Nous étions épaule contre épaule et coincés devant comme derrière par des tables. Les instructeurs nous faisaient la leçon depuis une petite estrade et, malgré leur inconfort, ils montraient beaucoup d'enthousiasme

et même de ferveur à nous dispenser les rudiments de la guérilla.

Auparavant, à l'école principale de Nakano, les cours consistaient en une année de formation en langues étrangères, puis une année de formation idéologique et de guérilla. Comme la situation était devenue des plus sérieuses, la formation en langues fut éliminée et le reste des cours ramené à six mois. Au moment où nous sommes arrivés, ces six mois avaient été réduits à trois. Le rythme était soutenu, pour les instructeurs comme pour les élèves.

J'ai commencé à comprendre les différences de base entre la guerre ouverte et la guerre secrète. Les exercices militaires pratiqués à l'école de formation des officiers appartenaient à la guerre ouverte, qui est foncièrement unicellulaire. Ce qu'on nous enseignait maintenant, c'était un type de guerre multicellulaire dans laquelle chaque parcelle d'information disponible est utilisée pour plonger l'ennemi dans la confusion. En un sens, ce que nous apprenions à Futamata était l'exact opposé de ce que nous avions appris avant. Nous devions nous habituer à un concept de guerre complètement nouveau.

Nous avions une quantité astronomique de devoirs ! Presque chaque nuit, nous devions demander la permission de laisser les lumières allumées après l'heure de l'extinction des feux, et la plupart d'entre nous travaillaient jusqu'à minuit, voire davantage.

Mais même ainsi, le temps nous manquait. Durant nos jours de congé, on se terrait dans les cafés et les auberges de Futamata pour essayer de finir nos devoirs. J'allais soit à l'auberge Kadoya, soit à l'auberge Iwataya, et j'ai récemment appris que Kadoya était encore ouverte de nos jours. Ça a dû représenter une horrible nuisance pour ses tenanciers de voir ces hordes de jeunes officiers fondre sur eux chaque dimanche, en particulier lorsqu'il y avait des pénuries de nourriture.

* * *

Je ne peux pas évoquer Futamata sans me rappeler la célèbre chanson folk *Sado Okesa*. Le lieutenant Sawayama s'en servait pour illustrer l'idée globale de la guerre du renseignement.

« Il n'existe pas de version correcte de *Sado Okesa*, disait-il. Dans une large mesure, on peut la chanter ou la danser à loisir. C'est comme ça que font les gens. Le genre de guérilla que l'on enseigne dans cette école est du même ordre. Il n'existe aucune règle. Vous devez faire ce qui convient selon les circonstances. »

En un sens, on peut comparer l'entraînement que nous avons reçu avec ce qu'il est convenu d'appeler une « éducation libérale ». Dans une large mesure, on nous a lâché la bride, pour ainsi dire. On nous encourageait à penser par nous-mêmes, à prendre des

décisions lorsqu'il n'y avait plus de règles. Je le répète : l'entraînement était très différent de ce qu'on nous avait inculqué au centre de formation des officiers. On nous avait appris à ne pas penser, mais à mener nos troupes sur le champ de bataille, résolu à mourir. Le seul et unique but était de tuer le plus grand nombre possible d'ennemis avant d'être nous-mêmes tués. À Futamata, cependant, on nous a enseigné que le but était de rester en vie et de continuer la guérilla le plus longtemps possible, quand bien même cette attitude aurait normalement été considérée comme déshonorante. La question de la meilleure façon de survivre était laissée à l'appréciation de chacun.

J'aimais cela. Ce genre d'entraînement et ce type de guerre semblaient convenir à ma personnalité.

À l'époque, si un soldat fait prisonnier parvenait à s'évader et à retourner au Japon, il passait en cour martiale et risquait d'être condamné à la peine capitale. Même si la sentence n'était pas appliquée, il était si violemment ostracisé par ses compatriotes, qu'il aurait mieux valu qu'il meure. Les soldats étaient censés donner leur vie pour la cause, et non pas se mettre à plat ventre dans les camps de prisonniers ennemis. Dans ses *Instructions pour les militaires*, le général Hideki Tōjō l'écrit clairement : « Celui qui ne souhaite pas tomber en disgrâce doit être fort. Il doit toujours avoir à l'esprit l'honneur de sa famille et de sa communauté, il doit se battre avec une extrême ferveur pour

acquérir leur confiance. Ne survivez jamais dans la honte en tant que prisonnier. Mourez sans laisser ce crime ignominieux derrière vous. »

Mais à Futamata, on nous a enseigné qu'il était permis d'être fait prisonnier. En nous faisant capturer, nous disait-on, nous pouvions donner de fausses informations à l'ennemi. En outre, il y avait des situations où nous devions nous laisser délibérément faire prisonnier. Cela pouvait, par exemple, constituer le meilleur plan, si nous avions besoin de communiquer directement avec d'autres soldats qui s'étaient déjà fait capturer. La leçon tenait en un mot : la fin justifie les moyens.

Dans une telle situation, avons-nous appris, nous ne serions pas tenus responsables par l'armée pour avoir été faits prisonniers. Au lieu de cela, on nous reconnaîtrait le mérite d'avoir mené vaillamment notre mission. Cependant, seuls les initiés seraient au courant que nous étions engagés dans une guerre secrète de l'information, et nous aurions à faire face aux railleries et au mépris des autres. Concrètement, personne ne serait au courant de nos activités pour notre pays, mais c'était le revers de la médaille de la guerre secrète. C'est un travail absolument ingrat, au sens propre du terme.

On peut donc se demander où ces recrues engagées dans ce type de guerre plaçaient leur espoir. L'école militaire de Nakano répondait à cette question d'une

phrase laconique : « Dans la guerre secrète, il n'est question que d'intégrité. »

Et c'est vrai, car l'intégrité est la plus grande des nécessités lorsqu'un homme doit duper non seulement ses ennemis, mais également ses amis. Grâce à l'intégrité – et j'y inclus sincérité, loyauté, dévouement à sa mission et sens moral – un homme peut supporter toutes les épreuves et finalement transformer ces épreuves en victoire. C'était la leçon que les instructeurs de Futamata s'efforçaient de nous inculquer.

L'un d'eux l'exprimait en ces termes : « Si votre esprit est authentiquement pur, les gens vous feront confiance et coopéreront avec vous. » J'interprétais cela de cette façon : aussi longtemps que je resterai intérieurement pur, tout ce que je pourrai entreprendre finira par bénéficier à mon pays et à mes compatriotes.

À cette époque, nous savions déjà que les États-Unis travaillaient à l'élaboration de la bombe atomique. Au Japon également, des recherches étaient en cours, mais les rapports que nous recevions nous informaient que l'Amérique, pays nettement plus riche et doté de bien plus de scientifiques, possédait une avance considérable. Bien que nos rapports ne tiennent en rien de la rumeur, nous envisagions l'utilisation de l'arme atomique contre le Japon.

En octobre 1944, les forces américaines ont atteint Leyte, une île de l'archipel des Philippines. La situation était si sombre que les gens se mirent à parler

sérieusement de l'invasion du Japon. Nous avions le sentiment que chaque minute nous rapprochait du moment où nous serions appelés à passer à l'action. Et pourtant, nous n'étions pas réellement inquiets. Nous étions certains que, même si l'ennemi se posait au Japon, la victoire finale nous reviendrait. Comme presque tous nos concitoyens, nous considérions le Japon comme l'invincible pays des dieux.

* * *

Début novembre, nous avons effectué une manœuvre sous l'œil des officiels pour montrer que l'on avait bien appris nos leçons. Le problème nous fut posé en ces termes: « Une force ennemie a atterri au Japon. Ces troupes ennemies se sont emparées de l'aérodrome de Hamamatsu. Au vu de la progression des combats, le commandant ennemi se prépare à prendre un vol pour rejoindre la base aérienne d'Atsugi. Vous devez passer immédiatement à l'action. Votre mission est de kidnapper le commandant ennemi et de faire exploser l'aérodrome de Hamamatsu. »

Chacun d'entre nous a dû élaborer un plan d'action pour que la mission soit un succès. Ensuite, la meilleure stratégie a été retenue et la manœuvre en question a pris la forme d'une simulation d'opération.

Comme j'avais été affecté au groupe chargé du kidnapping, je portais mon uniforme, mais sans les

insignes. Les membres de l'équipe de démolition étaient habillés comme des paysans et des ouvriers journaliers. Un guetteur fut dépêché, mais alors qu'il rampait vers l'aérodrome il remarqua une force « ennemie » qui approchait. Il plongea aussitôt sur le bas-côté de la route, ce qui déclencha la suspicion des paysans qui travaillaient dans les champs proches. Au lieu de tenter une fuite inutile, il se rendit à l'« ennemi ». Par la suite, il me raconta : « J'ai compris qu'il était vain de résister, alors j'ai décidé de me laisser prendre et de faire semblant de donner de mauvaise grâce des informations erronées. » Je fus surpris de constater à quel point il avait retenu la leçon « Sado Okesa ».

Mis à part la capture du guetteur, la manœuvre, qui a duré quatre jours et trois nuits, s'est déroulée sans accroc. Les observateurs du quartier général de l'armée nous ont très bien notés. Peu après, j'ai appris que, durant la manœuvre, une rumeur s'était répandue parmi la population, selon laquelle un officier de l'armée de Futamata dénommé Kumagawa avait organisé une rébellion et s'apprêtait à envoyer une force opérationnelle composée d'apprentis officiers afin de faire sauter l'aérodrome. Certains villageois pensèrent que la police locale devait en être immédiatement informée, mais d'autres prêchèrent pour la prudence, et la décision fut remise au lendemain matin. Heureusement, la manœuvre était alors terminée et l'affaire s'éteignit d'elle-même.

Le 30 novembre, nous reçûmes l'ordre de nous « retirer » de l'école. J'ignore toujours pourquoi, alors que nous venions d'achever notre formation, on nous ordonna de nous retirer, sans célébrer notre passage de diplôme. Toutefois, j'étais convaincu que ces trois mois avaient fait des merveilles sur mon esprit, tout autant que sur mes capacités de soldat. J'avais l'impression que je pourrais me comporter aussi intelligemment et calmement que le guetteur capturé qui avait été mon compagnon d'entraînement. Je me suis dit que, quoi qu'il arrive, je serais en mesure d'accomplir honorablement mon devoir.

Juste avant que nous ne quittions l'école, nous fûmes informés que quarante-trois d'entre nous, dont moi-même, allaient être envoyés aux Philippines, et que vingt-deux autres devaient revenir à Futamata le 7 décembre.

La veille de mon départ, je me suis promené sur les berges du fleuve Tenryū et j'ai longuement observé ses eaux tumultueuses. Soudain, une chanson populaire de l'époque, *Ina no Kantarō*, m'est venue à l'esprit. Ses paroles disaient :

J'ai peut-être l'air d'un escroc ou d'une brute

Mais regarde, ô lune, la splendeur de mon cœur.

Cette chanson s'inspire de l'histoire de Kantarō, un bandit qui avait rejoint les troupes impériales durant la restauration de Meiji. Assis là au bord de l'eau, j'ai vu les soldats de la guerre secrète, dont je faisais

partie, comme des gangsters semblables à Kantarō, aidant furtivement les vaillantes troupes impériales.

J'en vins à la conclusion que, lorsque je mènerais mes actes de guérilla dans les Philippines, je finirais probablement par mourir dans les montagnes, seul et oublié de tous. J'avais bien conscience que mon combat ne m'apporterait ni honneur ni renommée, mais je n'en avais cure.

Je me suis demandé : « Est-ce ainsi que les choses doivent se passer ? »

Puis j'ai formulé cette réponse : « C'est ainsi que les choses doivent se passer. Si mon action apporte le plus petit soutien à mon pays, alors je devrais en être heureux. »

Et je me suis mis à chanter la chanson de Kantarō par-dessus le bruit fougueux du fleuve :

*Ô lune de mon pays, je viens de naître
Reflète la brillance de mon cœur, ce soir.*

Pour la première fois en trois mois, je suis rentré à la maison, à Wakayama. Ce serait ma dernière visite avant longtemps, voire la toute dernière, et j'ai demandé à ma mère : « Confie-moi ce poignard que tu conserves dans le tiroir de ton armoire. »

Ce poignard était l'arme du dernier recours que mon arrière-grand-mère avait léguée à ma grand-mère, puis à ma mère. J'entendais encore celle-ci me raconter comment sa propre mère le lui avait remis le jour où elle a épousé mon père. Elle me l'a donné et, tout en

me tendant le fourreau blanc qui contenait la lame, elle m'a dit d'un air grave : « Si tu es capturé, sers-t'en pour te suicider. »

J'ai acquiescé, mais au fond de moi-même je savais que je ne me tuerais pas, si j'étais fait prisonnier. Ça aurait été une violation de mes devoirs d'agent de guerre secrète. J'avais voulu qu'elle me donne ce poignard pour assurer ma propre protection.

Je désirais aussi quelque chose qui pût me rappeler mon père, mais je n'osais lui demander. Alors que j'étais en train de réfléchir à la meilleure façon de procéder, j'ai soudain pensé à un encensoir en bambou qu'il aimait beaucoup. Il mesurait environ trente centimètres de long, avec un obturateur en bois de santal noir et une belle inscription gravée sur le côté. Mon père le conservait en permanence sous un autre encensoir, en métal celui-là, dans un petit meuble du salon qui comptait trois tiroirs. Je me suis résolu à le voler. Quand j'ai parlé de mon projet à ma mère, elle n'a rien trouvé à objecter.

Plus tard, mes deux frères m'ont dit avoir été très choqués en apprenant que j'avais pris le poignard et l'encensoir en bambou. Ils avaient cru que j'avais le projet de brûler de l'encens et de commettre *seppuku*, le suicide rituel. Rien n'était plus éloigné de mon esprit, évidemment. Je me disais simplement qu'un jour, au front, il serait réconfortant de contempler ces objets et de penser à ma famille.

En quittant Wakayama, j'ai dit à ma mère : « Mon métier étant ce qu'il est, il est possible que je sois déclaré mort, même si ce n'est pas le cas. Si on te dit que j'ai été tué, ne te fais pas trop de souci, car il se pourrait bien que je revienne quelques années plus tard. »

Le lendemain, je suis allé voir mon jeune frère Shigeo, qui était stationné à Yachimata, dans la préfecture de Chiba, à l'est de Tōkyō. Il était alors devenu sous-lieutenant et suivait un entraînement de reconnaissance aérienne. Il voulut qu'on aille dîner dans le port de Choshi, dans un endroit dont il me vanta les mérites : on pouvait y manger du poisson frais à volonté, chose rare en ces temps de restrictions. Malheureusement, je n'en avais pas le temps, donc nous partageâmes un dernier repas dans un restaurant de Chiba, qui était sur ma route pour Tōkyō.

Le lendemain matin, mon frère aîné me fit ses adieux à la gare de la capitale.

« Prends soin de toi », m'a-t-il simplement dit.

